CHRONIQUE

I. — Enquêtes et travaux de sociétés.

Dans une précédente Chronique, je signalais les principaux besoins de nos études. Il a pu être pourvu déjà à quelques-uns des plus urgents. Les lecteurs de cette Revue savent comment la *Confédération des sociétés scientifiques françaises* nous a fourni depuis plusieurs années les moyens matériels d'assurer notre documentation bibliographique, contribuant ainsi à la vie même de notre Société. Mais la Confédération, qui a rendu déjà de si grands services, ne considère pas sa tâche comme terminée, et, soucieuse d'aider dans leur développement les sociétés, dont chacune peut être considérée dans son domaine comme le témoin et la mesure de la production scientifique, elle vient de mettre à l'étude un plan d'organisation et de propagande propre à favoriser le recrutement et le rendement des spécialistes en améliorant les conditions du travail scientifique. En attendant la réalisation d'un programme méthodique, dont les termes ont été envisagés au cours d'une récente assemblée générale, le secrétaire de la Confédération vient de nous soumettre une *Enquête sur les besoins des sociétés*, dont voici la teneur essentielle :

« Nous savons combien la vie de la plupart des sociétés scientifiques est rendue difficile par suite de l'insuffisance de leurs ressources, et nous considérons comme un devoir de la Confédération de chercher les moyens d'améliorer cette situation. Le Bureau estime qu'une telle tentative doit être précédée d'une enquête pour déterminer les ressources dont il faudrait pouvoir disposer annuellement. Nous vous demandons, par suite, de bien vouloir nous dire quelle serait la somme dont votre Société aurait besoin annuellement, pour assurer son fonctionnement administratif et sa vie scientifique d'une manière suffisante.

« A titre d'indication concernant la vie scientifique, nous vous signalons, en particulier, les possibilités suivantes :

« *a)* Organisation de conférences en indemnisant des conférenciers français ou étrangers.

« *b)* Organisation ou participation à des réunions nationales ou internationales.

« Nous vous demandons de bien vouloir étudier cette question et de nous envoyer votre réponse au plus tôt. »

Pour la réponse à cette enquête, le secrétaire de la Société sera heureux de mettre à profit les suggestions qui pourraient lui être adressées.

— La *Commission internationale de coopération intellectuelle* a été saisie d'un projet dû à M. Puscariu, membre de la Commission nationale roumaine, projet qui tend à l'organisation du travail scientifique, essentiellement par l'établissement d'un index général. De l'avis de M. Puscariu lui-même, l'établissement d'un pareil index ne pourrait être prévu, au moins tout d'abord, que pour une spécialité particulière, la philologie par exemple, ou même une branche de la philologie. D'ores et déjà, M. Puscariu aurait expérimenté avec succès, au Musée de la langue roumaine, le système qu'il préconise. La Commission a pensé que le projet de M. Puscariu méritait d'être examiné et nous prie de donner notre avis sur l'application éventuelle du projet à la philologie latine, en nous soumettant l'enquête suivante :

1° Estimez-vous que puisse être recommandé aux auteurs et aux éditeurs l'adoption d'un type uniforme d'index?

2° Pensez-vous que pourrait être envisagé l'établissement d'un index général des ouvrages se rapportant à la philologie classique?

3° Croyez-vous que l'index en question devrait être imprimé, ou qu'il devrait constituer simplement un répertoire de fiches?

4° Pensez-vous que l'établissement d'un pareil index général pourrait dispenser les auteurs de mettre un index à la fin de leurs ouvrages? En pareil cas, ils pourraient se borner à préparer des fiches qu'ils enverraient au rédacteur de l'index général.

Après avoir répondu pour mon compte, sans dissimuler ce que me paraissait avoir de chimérique le projet ainsi présenté, je crois devoir le soumettre à la réflexion des lecteurs de cette Revue pour le cas où ils estimeraient qu'on puisse en retenir quelque chose.

— Un groupe d'humanistes du sud-ouest a conçu le projet d'une revue littéraire qui aurait pour titre *Les études latines*. Comme l'objet en est tout différent de celui que nous nous proposons ici, l'un des premiers consultés, M. H. Maninat, qui vient de publier une traduction des *Bucoliques* de Virgile avec la mention : « Imprimé pour *Les Études latines* », m'écrit pour me dire qu'il a signalé aux promoteurs la trop grande ressemblance du titre qu'ils ont choisi avec celui de notre Revue, et que le nécessaire sera fait pour éviter toute confusion.

— Bien plus loin de nous, voici un autre groupement qui mérite de nous intéresser : à Calcutta vient de se fonder une *Société de la culture latine* sous le titre *Union indo-latine*, qui a tenu sa réunion inaugurale le 4 mars de cette année. La Société se propose de réaliser la liaison avec le monde européen occidental, dans la mesure où il a été façonné ou influencé par la culture latine. Au moment où, par l'action de la Russie,

une partie du proche Orient échappe à l'influence dite « méditerranéenne », il n'est pas sans intérêt de noter cette extension de l'esprit latin vers l'Orient lointain. Relevons parmi les noms des organisateurs ceux de plusieurs jeunes Hindous qui ont été chez nous, pendant ces dernières années, des « missionnaires » de l'Orient, et dont deux sont rentrés dans leur pays avec le diplôme de docteur ès lettres.

II. — Documentation et suggestions de travaux.

Un mot d'abord sur deux ou trois questions à l'ordre du jour.

— Celle de la prononciation du latin entre, si l'on peut dire, dans sa phase internationale. Elle vient de faire l'objet en Allemagne de nouveaux exposés qui intéressent les latinistes de tous les pays : M. Schlossarek, *Die schulpraktische Bedeutung der richtigen Aussprache des klassischen Lateins,* Breslau, 1924; B. Rötter, *Die Aussprache des Lateinischen,* Limburg, 1925. Dans un article de *Eranos*, 1925, p. 35 et suiv., *Latinuttalet*, M. M. Hammarström constate en Suède la tendance à normaliser la prononciation dans le sens de la vérité historique. En Espagne, M. Galindo exprimait récemment l'idée que la solution définitive de la question était dans un accord international. La *Société des Études latines* se doit de prendre l'initiative de cet accord éventuel. Un questionnaire et un projet d'accord seront prochainement soumis par ses soins aux principales organisations étrangères susceptibles de s'intéresser à la question.

— La question de la nomenclature grammaticale a été nettement posée; mais il n'apparaît pas qu'on soit près de se mettre d'accord sur le principe même qui doit présider au choix des termes. Les rapports de MM. Yon et Yvon, publiés dans cette Revue, préconisent une sorte de statu quo ou, du moins, une adaptation prudente et mesurée; la communication de M. Froidevaux, également publiée ici, soulève la question de savoir s'il ne convient pas de donner par le terme signifiant une définition de la chose signifiée, ce qui équivaut en somme à introduire dans la nomenclature une théorie de la grammaire. Dans un récent article sur *L'école genevoise de linguistique générale* (*Indogermanische Forschungen*, t. XLIV, p. 237-241), M. A. Séchehaye pose la question de la manière suivante (p. 23 du tirage à part) : « La science grammaticale ennuie, en général, les enfants et souvent aussi les maîtres; cela provient de ce qu'elle est restée trop formelle, scolastique; ses principes, ses définitions n'ont pas ce caractère d'évidence, de clarté, qui satisfait l'esprit et qui guide et encourage la curiosité. On a parlé beaucoup dans le temps de réformer et d'unifier la terminologie de la grammaire scolaire. Qui ne voit qu'il serait bien plus nécessaire de s'entendre d'abord

sur les idées, et que trop souvent on a travaillé à définir des notions traditionnelles et à trouver un sens à des termes reçus (par exemple en français : complément direct et complément indirect) bien plutôt qu'à saisir les réalités avec lesquelles on avait affaire et que notre terminologie recouvre tant bien que mal? Or, n'est-ce pas la tâche du linguiste de fournir à l'école l'arsenal des idées et des termes dont elle a besoin? » A vrai dire, les objurgations de M. Séchehaye ne départageront pas les partisans des deux types de terminologie, car, d'une part, il semble faire bon marché du terme grammatical adopté, pourvu qu'on s'entende sur la notion qu'il désigne, et, d'autre part, il demande à la science du langage de fournir à la fois les notions et les termes. Voici du reste une autre voix de Suisse qui mérite d'être entendue. Dans sa seconde édition des *Vorlesungen über Syntax* (t. I, p. 24-25), M. J. Wackernagel se prononce contre les traductions « parlantes » des termes grammaticaux traditionnels; à ceux-ci, si imparfaits qu'ils soient, il reconnaît deux avantages : celui d'être souvent communs à toutes nos langues occidentales, et celui précisément de ne vouloir rien dire, d'être de simples étiquettes qui laissent le champ libre à l'interprétation. Enfin, dans une note récente publiée par *Les humanités*, 1927, n° 29, p. 192, M. G. Leprince, estimant qu'il ne peut y avoir de classification définitive des faits du langage, se résigne à ce que le terme grammatical ne satisfasse pas à toutes les exigences d'une définition, et affirme que le besoin de logique qui tourmente le maître laisse en général l'élève bien indifférent. — La dispute reste ouverte.

En attendant un accord, je signale, venant encore de Suisse, une tentative de réforme, et même une première réalisation. M. R. Grosjean, professeur au Collège classique de Neuchâtel, m'écrit pour me dire l'intérêt qu'il a pris aux communications publiées ici, et joint à sa lettre une brochure intitulée *Cours élémentaire d'analyse grammaticale* (Neuchâtel, Attinger, 1926), qu'il accompagne des explications suivantes : « La présente brochure vous montrera ce qui a été fait chez nous à Neuchâtel, où les mêmes questions nous agitaient et nous divisaient au grand détriment des élèves. Pour sortir de cet état, mes collègues professeurs de langues latine, grecque, française et étrangères m'ont prié d'imprimer les notes que je destinais à mes élèves. Après de nombreuses discussions, tous mes collègues (une trentaine) se sont mis d'accord; les élèves ont immédiatement bénéficié de cette unité de terminologie; la question pratique semble résolue pour nous. Mais j'attends les objections pour ma seconde édition. » Avis à ceux qui ont entrepris de poursuivre la discussion. Avis surtout à ceux qui se préoccupent de l'aspect international de la question. Je leur rappelle les indications fournies dans une précédente chronique, t. IV, 1926, p. 29 et suiv., et leur signale par surcroît les

observations et suggestions de A. Noreen, *Beiträge zur Methode und Terminologie der Grammatik*, Halle, Niemeyer, 1923, et G. Adamescu, *Necessitatea unificarei terminologici gramaticale*, 1er Congrès des philologues roumains, avril 1925, Bucarest, 1926.

— Le latin médiéval continue à faire recette. On a vu par les chroniques précédentes combien de périodiques ont été, pendant ces dernières années, créés ou réorganisés pour développer l'étude de la littérature, des idées, de la langue : *Speculum*, *Bulletin Du Cange*, *Archivio glottologico italiano*, *Revue de linguistique romane*, *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*. Ces diverses revues offrent aux travailleurs un vaste champ de collaboration. Les *Archives* annonçent qu'elles publieront « des travaux originaux sur les doctrines qui se sont développées entre le IXe et le XVIe siècle et des textes inédits ou dont la réédition critique s'impose; d'autre part, elles contiendront des notes assez brèves sur des détails d'histoire, de doctrine ou d'épigraphie; les étudiants des Hautes études, de l'École des chartes, des collèges théologiques et des universités sont appelés à collaborer avec leurs maîtres à cette œuvre purement historique et scientifique ». Le *Bulletin Du Cange* (*Archivum latinitatis medii aevi*; sigle *ALMA*), revue de lexicographie et de philologie médiévale, publie des travaux originaux contenant des matériaux destinés au futur *Dictionnaire du latin médiéval*, lequel embrassera cinq siècles (de la chute de l'Empire d'Occident en 476 au commencement du IXe siècle). Exceptionnellement, elle accueille les articles lexicographiques ou philologiques ayant trait à des questions de langue ou de grammaire quelque peu antérieures ou postérieures à la période du haut moyen âge. C'est-à-dire que, dans le domaine qui lui est attribué, elle se propose un objet analogue à celui que le regretté Ed. Wœlfflin avait donné à son *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*.

Pour remplir les cadres ainsi établis, les travailleurs ne manqueront pas de directives. On a lu, dans cette Revue même, le programme à la fois vaste et précis qu'a tracé M. E. Faral (*L'orientation actuelle des études relatives au latin médiéval*, t. I, 1923), et le compte-rendu qu'il a publié (t. IV, p. 141) de la thèse de M. P. Rumpf sur *L'étude de la latinité médiévale* (*Archivum Romanicum*, t. IX, 1925). J'ai signalé, dans des chroniques antérieures, les projets de travaux proposés par la *Section of medieval latin of the modern language Association of America*. On peut consulter aussi à ce sujet les rapports de J. S. P. Tatlock (*Trans. of the philolog. Association*, 1922, p. XXIX), E. C. Hills (Ibid., p. XXVIII), K. Vossler (*Internationale Monatsschrift*, XIII, p. 783-790). Tout récemment, dans l'*Athenaeum* (Nuova Serie, t. IV, fasc. 2, 1926, p. 73 et suiv.), M. F. Ermini a rappelé encore les principales idées générales qui peuvent servir de guide dans ce domaine. Enfin il ne sera peut-être pas inutile de présenter ici, en le mettant à jour, un résumé du rapport publié en 1918

par M. Paul Lehmann dans les *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaft* sur les tâches de la philologie latine du moyen âge.

Entendue au sens large du mot, dit l'auteur, cette philologie doit être à la fois une science linguistique, une histoire de la littérature et une histoire de la transmission des textes. Elle doit appeler à son aide des sciences secondaires : histoire de l'écriture, du livre, des bibliothèques, des écoles, des sciences; elle ne pourra rien ignorer de ce qui a rapport à la vie intellectuelle et artistique. Une tâche importante est de déterminer l'origine de la minuscule caroline, les théories actuelles étant encore insuffisantes et contradictoires (sur ce point, des travaux ont été publiés récemment par MM. Ph. Lauer, cf. cette Revue, t. IV, p. 76, A. de Boüard, Schiaparelli, Hessel, etc.). On étudiera l'évolution de l'écriture dans un lieu donné, par exemple à Saint-Gall (à signaler maintenant les travaux de Clark, Munding, Steffens sur ledit scriptorium de Saint-Gall et sur celui de Bobbio, de Schiaparelli sur celui de Lucques, de Tafel et de Lowe sur ceux de Lyon et de Bénévent, de Lindsay et de Lehmann lui-même sur Lorsch, Mayence et Fulda, de Weinberger sur Vivarium, le monastère de Cassiodore, de Liebaert sur Corbie, enfin les recherches en cours de M. E. K. Rand sur l'écriture de Tours). La lutte de l'écriture insulaire avec la minuscule caroline au IX^e^ siècle mérite une étude approfondie qui permettra peut-être de dater et de localiser bon nombre de manuscrits et fournira des informations précieuses pour l'histoire des écoles d'écriture (M. Ch. Samaran me signale qu'il y aurait à examiner la possibilité d'une influence des formes brisées de la *beneventana*, liée aux relations monastiques et politiques entre Grande-Grèce et Normandie, et les intéressantes monographies publiées ou inspirées par M. W. Lindsay dans sa *Palaeographia latina* donnent une idée de la méthode qu'on peut suivre pour ces recherches). Il faudra étudier à part chacun des îlots d'où rayonne l'influence anglo-saxonne, suivre aussi le développement de l'écriture dite gothique (cf. sur ce point l'étude de M^me^ D. Rodjestvensky dans les *Mélanges F. Lot*), observer la naissance de l'écriture des humanistes, dite « antiqua », et en particulier sa pénétration en Allemagne. Il faudra établir l'origine et l'âge des manuscrits, dresser des catalogues de spécimens en utilisant la reproduction photographique (on a vu par l'exemple des travaux de Dom Quentin sur la Vulgate les services que peuvent rendre les spécimens photographiques; à qui veut connaître les facilités offertes par les différentes bibliothèques pour la photographie des manuscrits, il est bon de signaler le tableau indicateur publié récemment sous le titre *Handschriften-Photographie* par M. H. Rabe dans la *Philologische Wochenschrift*, 1927, p. 30; il convient aussi de rappeler la technique nouvelle des micro-films exposée par M^lle^ Silberstein dans une des séances de notre Société). On dressera des inventaires de bibliothèques modernes,

on multipliera les recherches dans celles qui sont mal inventoriées (sur ce point j'ai rapporté dans une chronique précédente, t. IV, p. 33, les suggestions de M. F. Grat et les projets de M. Seymour de Ricci; M. Ch. Samaran, qui vient d'être chargé de l'enseignement de la paléographie à l'École des Hautes Études, travaille à établir un répertoire critique des manuscrits de date et de provenance certaines, qui permettra de faire toutes les comparaisons et rapprochements utiles; enfin M. Richardson, bibliothécaire de la Bibliothèque du Congrès de Washington, a conçu le projet de résumer en une vingtaine de volumes les catalogues de toutes les bibliothèques du monde). On s'efforcera de reconstituer les bibliothèques anciennes, d'en publier les statuts, d'établir des recueils d'indications de provenance, de cotes, de titres, de marques (cf. dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1924, p. 189-197, les suggestions fournies par M. J. A. Desprez à propos de la « pecia »). On suivra l'histoire de la lecture de table dans les couvents. On s'attachera à l'étude de la prononciation, de la quantité, de l'accent, de la ponctuation dans les manuels et dans les textes (la thèse récente de M. Ch. Beaulieux et l'article qu'il vient de publier dans cette Revue, ci-dessus, p. 68 et suiv., pourront servir de point de départ et d'introduction à ce genre de recherches; cf. aussi l'étude récente de M. Cl. Brunel dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* sur l'accent dans les textes antérieurs au XII^e^ siècle). En ce qui concerne la langue, il faut avant tout un dictionnaire du latin du moyen âge (nous l'aurons avec le *Du Cange*); on suivra les variations du latin avec les époques et dans les différents pays, son aboutissement aux formes romanes et, d'autre part, l'influence des langues romanes sur le latin. On analysera la langue de quelques écrivains en particulier; on publiera et on étudiera les florilèges et les glossaires importants pour la critique des textes et l'histoire de la transmission des classiques (ici encore les travaux de M. W. Lindsay serviront de guide et de modèle). On déterminera l'attitude des humanistes italiens, français et allemands par rapport à la langue et la littérature du moyen âge. Pour ce qui est de la littérature, on doit cesser de l'opposer au classicisme ou de mêler à la critique et à l'éloge des préoccupations d'ordre religieux et confessionnel. Il faudra se placer au point de vue purement scientifique, discerner l'influence des auteurs latins et de la littérature biblique. Il y a un livre à faire sur Ovide au moyen âge (cf. la bibliographie de F. Levy dans les *Jahresb. d. Philol. Ver.*) et beaucoup à dire encore, après Comparetti, sur Virgile. On est loin d'avoir tout dit sur l'influence des « Révélations » de Methodius de Patara. On ignore encore quelle est la part des Irlandais, des Anglo-Saxons dans la conservation et la propagation des œuvres littéraires (cf. dans les *Trans. of the Amer. philol. Assoc.*, 1924, p. 190 et suiv., une étude de M^e^ Eva Matthews Sanford : *The use of classical latin authors in the Libri manuales*,

qui peut servir de point de départ à des recherches de ce genre). On n'a pas de monographie détaillée et complète sur les couvents, sur les hommes remarquables. Il y aurait à écrire des biographies, à établir un corpus des Libri de viris illustribus de saint Jérôme à Trithemius, à étudier la façon dont le moyen âge a compris l'antiquité, à écrire une grande histoire de la vie intellectuelle au moyen âge. On n'a pas étudié suffisamment la tendance moralisatrice, l'interprétation allégorique, la transmission des mythes grecs et romains; la littérature latine du moyen âge compte des centaines d'auteurs à publier, à analyser. Si le Corpus poetarum projeté est encore un rêve assez éloigné de sa réalisation, du moins pourrait-on publier une anthologie de poètes et de prosateurs.

— En ce qui concerne cette dernière suggestion, je dois noter qu'il a paru, depuis la publication du rapport de M. Lehmann, non pas un, mais toute une série de recueils de textes de latin médiéval. Je citerai pour mémoire : P. Alpers, *Mittellateinisches Lesebuch*, Gotha et Stuttgart, 1924; O. Immisch, H. Lamer, etc., *Vox latina*, *Lateinisches Lesebuch*, *Ausgewählte Proben lateinischen Schrifttums von 200 n. Chr. bis zur Gegenwart*, Leipzig, Dietrich, 1924; K. P. Harrington, *Medieval latin selected*, New-York, Allyn et Bacon, 1925; St. Gaselee, *An anthology of medieval latin*, London, Macmillan, 1925; Ch. H. Beeson, *A primer of medieval latin*, Chicago, Scott, 1925; C. Beck, *Mittellateinische Dichtung*, Berlin, de Gruyter, 1926. Ajouterai-je que M. E. Faral, soucieux de remplir pour une part le programme tracé naguère par lui-même, prépare la publication d'un recueil de textes qui seront choisis non pour l'intérêt de curiosité qu'ils peuvent offrir au lecteur, mais au point de vue de l'histoire de la langue, de la littérature et de la tradition, et qui doit être accompagné d'un tableau chronologique de la littérature latine du moyen âge.

On n'aura pas manqué de noter que cette éclosion d'anthologies répond pour une bonne part à la préoccupation qui s'est nouvellement imposée aux latinistes de faire pénétrer dans l'enseignement la connaissance du latin de basse époque. Dès 1918, M. F. S. Granger, dans les *Proceedings of the classical Association*, p. 72-73, réclamait la mise en chantier d'une collection qui comprendrait des textes récents des écrivains les moins connus et des Pères de l'Église; dans le *Classical Weekly*, t. XII, p. 39-40, M. Ch. Knapp publiait *A plea for christian authors;* plus récemment, M. Dürr a repris la question de l'enseignement de la littérature latine médiévale au lycée dans une communication au Philologenverband de Heidelberg (résumée dans *Humanistisches Gymnasium*, 1925, p. 196 et suiv.). Enfin, et c'est par là que je justifierais, s'il en était besoin, cette revue un peu complaisante des études médiévales, M. F. Brunot, dans un discours prononcé en 1924 à la distribution des prix du Collège Chaptal, faisait appel à notre Société même pour élargir

dans ce sens l'objet des études latines : « Ce sera un des efforts de cette Société de restituer la littérature latine dans son intégrité, de lui rendre ce qui lui appartient légitimement, de saint Augustin à Gerson, en passant par saint Thomas, des auteurs anonymes des proses et des hymnes à Érasme et à Santeuil. Alors elle apparaîtra sous sa figure authentique et avec son ampleur véritable. »

— Le programme indiqué ci-dessus ne touche pas aux questions de filiation de manuscrits, mais, sur ce point, le branle vient d'être donné aux amateurs de critique des textes par l'exposé et la défense de la méthode de Dom Quentin (cf. l'article ci-dessous, p. 150 et suiv., et le compte-rendu publié t. IV, p. 255 et suiv.). A ceux qu'intéresseraient des recherches de détail dans cet ordre d'idées, je signale les suggestions présentées par A. Souter dans la préface de son étude sur l'Apologétique de Tertullien (Aberdeen, Univ. Press, 1926) en ce qui regarde la collation à faire du manuscrit de Corbie (à Leningrad), et celles de S. E. Stout (*The eight-book manuscripts of Pliny's Letters : Trans. and Proc. of the Amer. philol. Assoc.*, 1924, p. 72) sur la nécessité de classer les variantes des différentes familles des manuscrits de Pline. A ceux que préoccupent surtout les questions de méthode, je soumets d'une façon instante le problème irritant qui se trouve posé chaque fois que l'on entreprend l'histoire d'une tradition manuscrite, du fait que l'on se trouve presque fatalement acculé soit à l'hypothèse d'un archétype unique et récent, soit à celle d'une filiation binaire.

— Le programme de M. Lehmann ne touche pas non plus directement à la question du latin vulgaire, qui est intimement liée à celle du latin médiéval, mais ne se confond pas avec elle. Sur ce point, je dois signaler l'exposé intéressant de M. J. B. Hofmann : *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg, Winter, 1926 (cf. le compte-rendu dans cette Revue, t. IV, p. 137), dont M. A. Meillet a écrit (*Litteris*, 1926, III, p. 168) « qu'il ne manquera pas de susciter des travaux de détail où en sera approfondie chacune des parties », et du même auteur un article des *Blätter für die Bayerischen Gymnasien*, t. LXXII, 1926, p. 317-326 : *Wege und Ziele der umgangssprachlichen Forschung*. Les vues de M. Hofmann sont ambitieuses. Par delà le latin il voit déjà se dessiner les linéaments d'une grammaire comparée de l' « Umgangssprache » indo-européenne (p. 326). Il pense avoir posé définitivement les problèmes, et estime qu'il suffira désormais pour les résoudre d'application, de persévérance et d'une étroite collaboration entre les intéressés. Je ne pense pas que nous en soyons déjà là ; il y a encore plus d'un principe à découvrir ou à discuter. En particulier, on verra que M. Hofmann reconnaît dans l' « affectivité » le caractère fondamental du langage courant. J'aurais sur ce point bien des réserves à faire, qu'on trouvera exposées dans deux articles

à paraître du *Bulletin de la Société de linguistique* et du *Journal de psychologie* : l'affectivité, qui conduit d'ordinaire à l'emploi des formes expressives du langage, joue dans la formation de la langue vulgaire un rôle moins important peut-être que certaine tendance à la stylisation et à la banalisation, dont les principes et les modalités seraient à étudier de près. Mais l'occasion se présentera sans doute de reprendre cette question à propos d'une bibliographie du latin vulgaire que M. A. W. de Groot doit publier dans la *Revue de linguistique romane*. En attendant, on trouvera profit à suivre diverses indications fournies par M. Hofmann pour des recherches de détail. Par exemple, plus d'une étude pourra être entreprise sur le rôle que jouent dans la grammaire populaire l'infinitif et le présent historique (p. 319), l'interrogation oratoire (ibid.), l'emploi de l'adjectif déterminatif pour le génitif du substantif (cf. p. 168 du compte-rendu de M. Meillet). En outre, M. Hofmann observe avec raison qu'on n'a pas suffisamment étudié les témoignages que nous fournissent sur la langue vivante certains textes littéraires, comme les satires d'Horace, le roman de Pétrone, etc. (p. 319). Ce sont là, en effet, des études qu'on ne saurait trop recommander, à condition de les aborder avec la plus extrême circonspection, et de distinguer préalablement, ce qui n'est pas aisé, les formes dites vulgaires de procédés littéraires qui leur sont exactement comparables. Qu'il suffise, pour mettre en garde ceux qu'une telle recherche pourrait intéresser, de rappeler les erreurs commises quand on a voulu à tout prix découvrir la langue vulgaire chez Térence (P. Tchernaief, *Eine Studie aus dem Gebiete des sogenannten Vulgärlateins*, Kazan, 1900; P. Wahrmann, *Vulgärlateinisches bei Terenz*, dans : *Wiener Studien*, t. XXX, p. 75), chez Salluste (T. Uri, *Quatenus apud Sallustium sermonis latini plebei aut cotidiani uestigia appareant*, Paris, 1885), ou même chez Horace.

— Pour ne pas terminer cette chronique sans faire sa place au latin classique, je signalerai un article de M. F. S. Granger, *The latin vernacular of the early empire*, dans les *Proceedings of the Classical Association*, 1918, p. 67 et suiv., sur la méthode qu'on peut appliquer à l'étude des textes et des inscriptions pour y saisir les véritables aspects du génie romain. On sait comment M. E. Albertini, dans son étude sur *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque*, a dégagé un tour d'esprit caractéristique de la plupart des écrivains latins, quoique peu observé jusqu'à ce jour : l'indifférence vis-à-vis de la composition au sens moderne du mot. Non seulement dans la littérature, mais dans la plupart des domaines, dit M. Albertini (p. 322-323), « par exemple dans l'art et dans le droit, on pourrait reconnaître chez les anciens, et particulièrement chez les Romains, des symptômes du même tour d'esprit : en architecture, négligence du plan d'ensemble et de la symétrie;

en droit, coexistence de principes adverses et de dispositions contradictoires, etc. Je ne m'engagerai pas dans cette recherche, qui conduirait loin », ajoute l'auteur. L'idée en a été reprise par L. Castiglioni dans la *Rivista di filologica*, 1924, p. 350-382, et elle mérite d'être poursuivie avec méthode.

Quiconque s'intéresse à la psychologie générale de l'écrivain aura profit aussi à suivre les indications fournies par M. X. M. Roiron dans sa thèse originale sur *L'imagination auditive de Virgile*. L'auteur indique comment on peut analyser le langage en ses éléments psychologiques (p. 24) : « Il y aurait dans une œuvre à étudier d'abord les faits *intellectuels;* on pourrait par les mots classer les idées, noter leur fréquence relative, leur succession réciproque, leurs enchaînements, leurs réactions, et chercher à les réduire à quelques types fondamentaux, p. ex. à définir par quelque formule plus ou moins complexe le mode d'intellection propre à Virgile. On pourrait aussi anatomiser sa *sensibilité*, en dissocier les éléments ultimes, reconnaître les relations mutuelles de ces éléments, puis reconstruire cette sensibilité dans une synthèse précise, capable de nous délivrer à tout jamais des exclamations, synthétiques assurément, mais vagues, qui sur ce sujet n'ont guère varié depuis le « molle ac facetum » d'Horace. On pourrait enfin dans une matière aussi vaste découper une infinité de sujets. »

On verra dans une étude récente sur Sénèque : Fr. Husner, *Leib und Seele in der Sprache Senecas*, publiée dans le *Philologus*, Suppl. Bd. XVII, 3, 1924, comment l'interprétation psychologique des procédés de style peut être féconde. L'auteur définit à propos de Sénèque ce qu'il appelle le style « affectif-adhortatif », dont la technique se substitue peu à peu à celle du style proprement oratoire; il conviendrait, dit-il, de rechercher les applications et les effets des tendances psychagogiques de l'adhortatio dans les procédés d'expression adoptés pour l'enseignement moral; il y aurait là une enquête d'ensemble à faire sur Sénèque (p. 11). J'ajoute que pour cette enquête on trouvera des directives dans le récent ouvrage de M. A. Oltramare sur *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne, Payot, 1926, comme dans les articles de Th. Sinko (*Sur la diatribe dite cynico-stoïcienne*, dans *Eos*, XXI, 1916, p. 21-63) et de C. N. Smiley (*Seneca and the stoic theory of literary style*, dans les *Classical Studies in hon. of T. Smith*).

Peut-être est-ce encore le lieu d'indiquer ici un genre de recherches qui pourraient se rattacher à une enquête générale sur le style affectif : M. M. Niedermann, dans ses *Essais d'étymologie et de critique verbale latines* (*Recueil de trav. publ. par l'Univ. de Neuchâtel*, 1918, t. VII) a analysé certains procédés de renforcement et d'insistance dans les langues indo-européennes et particulièrement en latin (p. 11 et suiv.). Il y aurait là l'amorce de maintes études neuves et intéressantes, dont j'ai

déjà donné l'idée dans une précédente chronique (t. III, p. 186), et pour lesquelles on trouvera encore des indications utiles dans P. Lejay, *Revue de philologie*, 1919, p. 238 et 239; J. Biletchi, *Die Ausdrucksmittel zur Bezeichnung des hohen Grades* (*Primitiae Czernovicienses*, 1); Fr. Dornseiff, *Zwei Arten der Ausdrucksverstärkung* (Ἀντίδωρον J. Wackernagel, p. 103-109); H. J. Rose, *Logical and rhetorical emphasis* (*Philologica*, t. I).

Enfin Sénèque m'amène à signaler une suggestion qui m'est adressée par M. P. Fabre, professeur à l'Université de Fribourg : « Il y aurait, écrit-il, un travail intéressant à faire sur l'utilisation des citations, et particulièrement des citations de Virgile, dans l'œuvre de Sénèque. Il faudrait montrer quel parti il en tire au point de vue des idées et de l'argumentation, etc., mais surtout comment les citations sont amenées et comment, bien souvent, elles colorent pour ainsi dire de leur style le texte qui les encadre; il y a là tout un côté du travail littéraire de Sénèque qu'il serait curieux de mettre en relief. Les dissertations de Mewis (*De Senecae philosophi studiis litterarum*, Königsberg, 1908), et de Wirth (*De Vergilii apud Senecam philosophum usu*, Freiburg in B., 1900) n'apportent à peu près rien. » — J'ajouterai que, dans un article déjà ancien (*Bemerkungen zu den Fragmenten römischer Schriftsteller*, *Berliner philologische Wochenschrift*, 1917, p. 190 et 214), J. Tolkiehn signalait l'intérêt qu'il y aurait à bien connaître la façon de citer de chaque écrivain pour mieux apprécier et éventuellement dépister les citations. Je dois dire aussi que la question a été étudiée, mais non épuisée, dans une dissertation de Marburg, 1921, par E. Howind : *De ratione citandi in Ciceronis, Plutarchi, Senecae, Noui Testamenti scriptis obuia.*

Je publie d'autant plus volontiers cette suggestion de M. Fabre que son auteur en prend occasion pour rendre hommage aux services rendus par notre Société et notre Revue; en particulier, écrit-il, cette rubrique « direction de travaux » est précieuse pour tous; pour nous, professeurs de France ou de l'étranger, elle est un véritable bienfait; elle nous permet de nous orienter nous-mêmes et d'orienter nos étudiants, d'éviter ou du moins de diminuer les doubles emplois ». J'ai plaisir à publier ces lignes pour qu'elles servent d'encouragement à nos confrères et collègues, en leur rappelant que leur contribution à cette chronique sera toujours accueillie avec reconnaissance et profit.

J. Marouzeau.
